

L'idée est bienvenue. Le projet est stimulant. Pour restituer quelque chose de l'immense histoire de la presse écrite, bien des « angles » – vocabulaire du métier – peuvent être imaginés. Disons plus : la variété des approches doit être sollicitée, afin de mieux pénétrer les tours et les détours d'un milieu sans pareil – qui est tout à la fois acteur, reflet et témoin des moments successifs de notre passé. Un milieu où la curiosité des chercheurs, lorsqu'ils s'y ébattent, rejoint, en démocratie, les préoccupations du citoyen.

Donc, voici offert le répertoire d'une grande partie des rubriques qui ont prospéré dans les journaux français, depuis deux siècles, soit qu'elles aient perpétué vaillamment leur présence dans cette durée, soit qu'au contraire l'évolution des pratiques et des mœurs les ait reléguées au fin fond de la mémoire, sur les papiers jaunis ou dans l'infinitude du numérique. Rapprochées de la sorte, dans leur diversité, elles restituent une profusion : non pas seulement celle des genres mais aussi celle des multiples personnages auxquels il est revenu d'assumer, chacun à sa place, ces tâches spécifiques.

On saluera, chemin faisant, la vitalité d'un groupe d'historiens et d'écrivains parmi lesquels on sent l'amitié circuler. En les rassemblant autour de leur projet, Marie-Ève Thérénty et Sylvain Venayre leur ont signifié qu'ils auraient la liberté d'être joyeux et de bousculer, si le cœur leur en disait, les convenances universitaires en donnant à leur propos une facture originale. On ne leur a pas même interdit le farfelu. De la réussite de telle ou telle de ces escapades, le lecteur jugera à son gré mais on gage qu'il appréciera quelquefois l'effet, à côté d'analyses plus sages, de l'imagination débridée.

Les organisateurs de cette entreprise se sont prudemment (sagement ?) abstenus de conclure, de lier la gerbe. Je me garderai de me substituer à eux, pour me borner à proposer quelques fils qui s'aperçoivent, en profondeur, d'entrée en entrée. Celui-ci d'abord : on est constamment sensible aux effets des évolutions techniques sur la naissance, la mort ou la survie des rubriques qui sont ici considérées. Si l'on remontait jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle et à la *Gazette* de Renaudot, on vérifierait mieux encore l'influence des modes de transport – des biens, des personnes et des idées – sur le contenu

des informations. Il ne s'agit pas seulement de la chronologie de leur recueil et de leur diffusion, mais aussi de l'évaporation plus ou moins prompte de l'intérêt qu'on leur porte, au long de la survie qu'on leur accorde, durant le laps de temps où les commentaires se déploient, avant qu'une nouvelle ne chasse l'autre dans l'attention du public.

On fera aussi un sort, dans la même ligne, aux conséquences de la concurrence que, pour l'écrit, engendrent les inventions. La radio, la télévision, Internet, qui n'ont pas seulement imposé leur défi, ont beaucoup influencé les rubriques, leur évolution et leur survie, selon un effet de remplacement quelquefois ravageur. Les petites annonces de rencontres publiées un temps en abondance dans divers quotidiens et hebdomadaires, et désormais exilées sur les réseaux sociaux, offrent de cela un exemple menu mais illustratif, comme aussi ces revues de presse dans lesquelles les grands journaux parisiens se citaient les uns et les autres. Elles ont disparu, l'audiovisuel s'en étant chargé. Tandis qu'en revanche ont surgi, un temps, des rubriques commentant les émissions de télévision, selon un jeu d'influences croisées. François Mauriac critique du petit écran, « au hasard de la fourchette », Emmanuel Berl, le « téléspectateur engagé », ou encore Françoise Giroud ont incarné cela brillamment, à l'époque où le tout petit nombre des chaînes permettait que leur lectorat se soit retrouvé en vaste nombre devant les mêmes productions. Voilà donc un genre dont on peut assez précisément dater la naissance et la mort – de fait aisées à comprendre.

Les relations entre l'écrit et l'image dépassent d'ailleurs largement cet aspect des choses. On va les trouver évoquées plusieurs fois, chemin faisant. Le dessin de presse triomphant au XIX<sup>e</sup> siècle, la photographie domestiquée au XX<sup>e</sup> ont imposé successivement leur dynamique et leur prestige au service de la presse écrite. Quant à la caricature, genre magnifique, on ne se lasse pas d'en scruter, dans la durée, les ressorts et le brio. Pour les articles publiés à proximité des images, les conséquences n'en ont pas été minces : complètement, illustration ou antagonisme ? *Le Monde* de Beuve-Méry refusant longtemps de les accepter dans ses colonnes a paru signifier non seulement un certain puritanisme mais l'esquisse d'une inquiétude. « Le poids des mots, le choc des photos », cette fameuse formule publicitaire de *Paris Match*, inventée, dit-on, par Jean Cau, a porté, en sens inverse, la

conviction que l'alliance en était désormais à la fois inévitable et féconde. Dans les quotidiens, la synthèse fut plus longue à se dessiner, comme il était naturel, que dans les magazines, mais dès avant 1914, *Excelsior* rejoignit *L'Illustration* dans cette jeune audace de l'enrichissement mutuel de l'écrit par l'image, et réciproquement. On rencontre là, au demeurant, dans le même temps, un aspect particulier d'une donnée structurelle et permanente : la place étant par nature limitée, c'est à une concurrence larvée ou ouverte que les tenants de chaque type d'intervention se sont souvent livrés au cœur des journaux, et l'on aperçoit, d'âge en âge, ce que fut toujours la difficulté des arbitrages.

La grande question de l'argent, fécond ou délétère, s'entrevoit aussi, sous-jacente, dans l'inventaire qui est établi ici et elle ne se laisse jamais oublier. Cela concerne – mais pas seulement – la question de la publicité dont traite à bon escient le talent du très regretté Dominique Kalifa. On aperçoit dès le XIX<sup>e</sup> siècle combien le coût de la ligne a pu peser sur l'essor de telle ou telle rubrique, sur la place des dépêches d'agence, sur les prestiges du grand reportage. Il fallut un bel esprit d'entreprise à tel ou tel paladin des journaux populaires pour calculer que le coût élevé des articles des envoyés spéciaux au long cours, dans la suite du grand Albert Londres, serait compensé, largement, par l'afflux des acheteurs du papier.

Le principe de ce livre, qui laisse carte blanche à l'imagination de certains de ses contributeurs, renvoie aussi à la dialectique, dans la presse, entre l'esprit de sérieux et les dévergondages, souvent féconds, de la fantaisie. On peut rêver à un dialogue aux Champs-Élysées entre Alphonse Allais et Adrien Hébrard, le patron du *Temps* sous la Troisième République, l'homme qui enjoignait à ses troupes, paraît-il, de « faire... ennuyeux. »

Ainsi circule l'attention, d'entrée en d'entrée. Tandis qu'on se posera une dernière question, celle de l'éventuelle survie d'une partie de l'insondable océan de ces choses imprimées. Jean-Jacques Rousseau daubait sur ces « auteurs périodiques » proposant « un ouvrage éphémère, sans mérite et sans utilité, dont la lecture, négligée et méprisée par les gens lettrés, ne sert qu'à donner aux femmes et aux sots de la vanité sans instruction, et dont le sort, après avoir brillé le matin sur la toilette, est de mourir le soir dans la garde-robe ». Injuste sentence, certes. Mais quant à la volatilité,

oui : permanence d'une réalité. Et cependant, parmi tant de textes engloutis, certains, très rares, ont surnagé, qui, si l'on est optimiste, peuvent témoigner pour une foule d'autres.

Les critères de cette sauvegarde valent d'être examinés. Sur les contes et nouvelles des grands écrivains (pas seulement Maupassant, ici mis en lumière...) qui ont été donnés d'abord à des journaux, pas de mystère. Sur l'insubmersibilité de l'humour exquis dépassant toute conjoncture (ah ! Pierre Dac !), nul doute. Certains articles enfin sont sauvés par la notoriété de leurs auteurs, leur place dans l'histoire des lettres, de l'Université ou de la vie publique : voyez, entre autres, les chroniques récemment rééditées d'Émile Zola sur l'Assemblée nationale de 1870 (elles l'avaient été une première fois sous le titre *La République en marche...*), ou les articles de Clemenceau et de Jaurès, arrachés aux pages de *L'Aurore*, de *L'Humanité* ou de *La Dépêche de Toulouse* : pas seulement ceux de la splendide défense de Dreyfus, mais bien au-delà. D'autres exemples, plus récents, dus à la plume de figures publiques majeures, s'offrent à la mémoire – qui n'empêchent pas cette survie d'être minime.

Mais quoi ! Il n'est rien là, n'en déplaise à Jean-Jacques, qui puisse frapper d'indignité des écrits qui ont instruit, éclairé, diverti, stimulé Françaises et Français, citoyennes et citoyens. Quand bien même, pour la plupart, ils étaient condamnés à s'enfoncer dans la nuit des temps, ils n'en méritaient pas moins ce rappel de leur rôle et – pourquoi pas ? – l'hommage libre qui est ici proposé.

**JEAN-NOËL JEANNENEY**